

ble et plus libre : depuis longtemps l'esclavage a disparu partout où les enseignements des apôtres ont été acceptés.

Laquelle des deux méthodes a produit les meilleurs fruits ? Laquelle est préférable ?

Les libéraux rejettent tous plus ou moins la méthode apostolique et adoptent celle de la Convention. Ils vont aux hommes du peuple, à ceux des derniers rangs de la société, qui n'ont pas d'avoir ni le plus souvent de culture, qui sont courbés toute la journée dans les rudes travaux. Ils vont à ces hommes, que l'Eglise nourrissait autrefois d'espérances saintes, et auxquels elle donnait, par la foi au Dieu crucifié, une vie sublime de l'intelligence et du cœur, et qui aujourd'hui, dans nos temps d'irréligion, sont trop souvent détournés par l'Etat, l'école et mille autres influences funestes, de la pensée et de la recherche des biens spirituels et n'ont plus de préoccupation et d'énergie que pour les misérables jouissances du corps. Ils les entretiennent non pas de leurs devoirs, mais de leurs droits, non pas du ciel, mais de la terre, non pas du mérite de leurs peines, mais de la dureté et de l'injustice des classes plus aisées. Que deviennent tous, les déshérités de la fortune ? Une plebe dégradée, aigrie par la souffrance, amentée contre les puissants et les riches, prête à se ruer en aveugle contre les classes supérieures.

La révolution a créé le paupérisme au sein des nations catholiques : puis, elle a fait des pauvres ces orgueilleux flétris dans l'Ecriture sainte comme un objet d'abomination pour Dieu lui-même : *pauperem sublimem*. L'Eglise avait relevé le pauvre, en lui inspirant l'humilité, qui, selon la parole du Sauveur des hommes, est le vrai principe de la grandeur : la révolution dégrade le pauvre, en le rendant honteux de sa condition inférieure, ennemi irréconciliable de toute supériorité, fou d'orgueil.

Les pauvres fous d'orgueil, rougissant de la pauvreté et haïssant les riches, ont pris les noms de *socialistes* et de *communistes*. Ils rêvent un nouvel ordre social où il n'y aura plus de riches ni de pauvres, mais où tous, riches et pauvres, seront confondus dans une parfaite égalité, associés aux mêmes charges et aux mêmes bénéfices, jouissant dans une société idéale, de l'abondance de tous les biens.

L'antiquité a vu les guerres des esclaves, les plus effroyables peut-être qu'il y ait eu sur la terre ; le moyen-âge, dans ses temps de décadence, a vu les guerres des Jacques et des Bons Hommes. Si Dieu ne secourt le monde par des remèdes extraordinaires, on peut craindre que les progrès effrayants du socialisme n'amènent prochainement, dans un grand nombre de pays, des luttes épou-